CHAPITRE XII

La Mort. - Les Œuvres posthumes.

Georges Rodenbach ne vécut plus longtemps après avoir donné son plus grand effort artistique. La maladie d'intestins dont il souffrait empira sans qu'il s'en doutât. Il s'imaginait qu'à la longue, avec le temps, la nature en aurait raison.

Dans une lettre de condoléances adressée à la veuve du poète au lendemain de sa mort, Marcel Proust rapporta un bref entretien qu'il avait eu avec lui un mois avant sa fin, au cours d'une rencontre fortuite dans Paris:

«Comme nous parlions santé, écrit Marcel Proust, il me dit ces mots qui me navrent aujourd'hui:

— Je me rattraperai sur la vieillesse. Il paraît qu'en vieillissant tout cela se guérit.

« Je lui citai une pensée de Joubert là-dessus qui était douce comme une promesse, et il ajouta :

— D'ailleurs, excepté les brutes, tout le monde est malade.

« Je dis:

- Non. Voyez, il y a France.

« Et M. Rodenbach me répondit :

— Oh! il dit cela, c'est une coquetterie. » (1)

⁽¹⁾ Lettre inédite, non datée, de la fin de 1898 ou du début de 1899, communiquée par M. C. Rodenbach. Proust écrit, d'autre part, dans cette même lettre : « M. Rodenbach était pour moi un objet de sympathie, d'admiration extrêmement vive ».

De temps en temps, aux instants d'accalmie de la douleur, Rodenbach terminait une œuvre en train, publiait son dernier livre de vers : Le Miroir du Ciel natal et sa dernière nouvelle ; L'Arbre.

L'Arbre est une pittoresque histoire d'émotion contenue où sont décrites sobrement les amours contrariées de Joos et de Neele, dans le décor propret et vernissé d'une île de Zélande, au pied d'un arbre, le grand chêne des Trois Chemins, C'est lui, le personnage principal du récit, qui sera pour Joos l'instrument de la fatalité comme le carillon du beffroi de Bruges l'avait été pour Joris Borluut.

L'arbre tutélaire protège, au début, les amours de Joos et de Neele, comme depuis toujours il protégeait les amours des autres jeunes gens de l'île. Mais l'atmosphère paisible de celle-ci vient à être troublée par l'intrusion d'étrangers chargés d'y installer un chemin de fer. C'est une calamité. Voilà qu'un de ces étrangers, pour une cause inconnue, va se pendre aux branches du grand chêne, du bon géant qui n'a jamais été le gibet de personne. L'arbre de l'amour devient l'arbre de la mort et, un jour fatal, victime d'une véritable obsession, Joos, que Neele a trompé avec un des maudits étrangers, va se pendre au même arbre.

La nouvelle se termine par une belle scène de transposition de responsabilité: celle de la dégradation publique de l'arbre pour avoir été, en quelque sorte, l'instrument de la fin tragique de Joos.

Rodenbach mit encore à exécution quelques-uns des projets dont il fit confidence, en novembre 1898, à un journaliste de ses amis, M. Maurice Guillemot, chargé de faire une enquête sur les œuvres de demain (¹), dans une lettre que nous avons

déjà citée: « J'ai des choses en préparation: un roman qui est une étude de vieille fille, dans le milieu provincial des vieilles villes de Flandre, une demi-béguine, pourrait-on dire, par qui je continue mon étude des « êtres de silence » (côté de mes romans) comme mes poèmes sont l'évocation des « décors de silence » (¹). Puis, j'ai un volume de portraits terminé — écrivains, comédiens, peintres, orateurs choisis parmi les maîtres — et qui s'appellera L'Élite. Cela m'a beaucoup intéressé à faire. Enfin, j'ai le plan d'un nouveau poème d'ensemble, que je vais bientôt me mettre à écrire, où il s'agira de l'amour et de la mort... »

Cette lettre oubliait de mentionner que l'auteur avait en cartons un volume de contes complètement achevés: Le Rouet des Brumes et une pièce en quatre actes tirée de Bruges-la-Morte: Le Mirage,

A la fin de 1897, Georges Rodenbach s'était installé dans une nouvelle demeure, dans un petit hôtel particulier sis au n° 43 du boulevard Berthier. Le conte « Déménagement », du Rouet des Brumes, retrace combien il avait été ému en quittant son ancien logis de la rue Gounod, quel déchirement il avait éprouvé en changeant de quartier, d'ambiance. Mais au bout de quelques semaines, de quelques mois, il se plut bientôt à vivre dans son nouveau cadre, l'ayant aménagé à son goût, aussi amateur d'art moderne que d'art ancien. Par certains côtés, il lui rappelait la maison paternelle, avec son mobilier Empire dont il avait hérité, et son jardinet abrité par un sycomore.

⁽¹⁾ Cette lettre a paru pour la première fois dans Le Gaulois, du 18 juillet

^{1903,} dans un article signé *Tout Paris*. Plus tard, M. Guillemot révéla qu'il en était le destinataire dans un article du *Figaro Littéraire* du 28 mai 1927.

⁽¹⁾ Ce roman devait avoir pour titre Mademoiselle Noémi. Il ne fut qu'ébauché.

De l'atelier qui surmontait l'étage, le seul étage de l'hôtel, il avait fait son studio. Il s'y sentait à l'aise devant sa longue table de travail, d'un modèle récent, aux pieds largement écartés, peinte de couleurs claires, sous la lumière douce de la lampe. Avec alentour ses livres préférés serrés dans de hautes bibliothèques et de beaux tableaux de ses amis Julea Chéret, Eugène Carrière, A. Besnard, Maurice Denis, Claude Monet, décorant les murs nus. Une grande baie vitrée s'ouvrait sur un vaste horizon qui s'étendait au-delà des talus des fortifications de la ceinture de Paris. A cette époque, le boulevard Berthier n'était bordé d'habitations que d'un côté.

Rodenbach «s'attardait souvent à regarder passer dans le crépuscule de lents troupeaux en route vers les abattoirs et les couples du soir perdus, le plus souvent, dans leur détresse», a raconté M^{me} Rodenbach dans un article de souvenirs (1).

«...Rodenbach aimait les fleurs, les fleurs fragiles, les anémones surtout. Sa table de travail en était ornée pendant une si grande partie de l'année que leur saison s'en est prolongée dans mon esprit. Sur la bibliothèque, courant à hauteur d'appui le long des murailles, trois plâtres de Rodin de la meilleure époque.... Il travaillait régulièrement tous les jours de 8 heures du matin à 1 heure de l'après-midi... Après le déjeuner, ceux qui voulaient le voir étaient certains de le rencontrer. C'était alors l'heure du repos, de l'imprévu, de la conversation, chez lui toujours littéraire... En été, nos amis venaient s'asseoir dans le jardin autour de la table. Henry Becque, en voisin, souvent nous rejoignait le soir. Il nous contait des anecdotes fulminantes, nous lisait ses sonnets vengeurs et ses paroles, coupées d'un ricanement

fréquent, laissaient passer un sifflement sarcastique entre es dents... Je revois aussi Marcel Proust, trop jeune; le poète Charles Guérin, trop vieux pour son âge; Samain, d'une amitié froide et sûre...

« Les grands paons de la décoration murale de l'escalier montaient avec les visiteurs; ils s'arrêtaient au premier palier devant le portrait de l'auteur de Bruges-la-Morte, peint par Lévy-Dhurmer, portrait aujourd'hui au musée du Luxembourg... Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet appréciaient la réserve de mon mari.

« Un jour, sans que nous l'attendions, Mallarmé entra : il nous apportait une reproduction sur chine du dessin que fit de lui Whistler, enrichi de ce précieux autographe : « Aux amis Rodenbach cette présence. Stéphane Mallarmé » (¹). Cette visite fut pour nous la dernière ; il partit pour Valvins, il n'en revint plus. Mais je revois toujours sa bienveillance infinie multipliée par son regard comme taillé à facettes dans le sourire.

« Notre maison accaparait notre attention et quoique nous y fussions déjà depuis longtemps, il y restait toujours quelque chose à achever. Puis vint l'heure où nous crûmes en avoir fini et être bien chez nous pour longtemps.

« L'automne s'acheva... »

Dans un autre article M^{me} Rodenbach évoque, avec autant de précision et de mélancolie, les derniers jours de son mari. Il avait été très affecté d'apprendre coup sur coup la mort de ses meilleurs amis, Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet, Puvis de Chavannes et, en septembre, celle de Stéphane Mallarmé: « Tous nos amis s'en vont, disait-il à sa femme,

⁽⁴⁾ Excelsior (Paris), 21 décembre 1923.

⁽¹⁾ Reproduit en tête du livre : L'Amitié de Stéphane Mallarmé et de Georges Rodenbach, déjà cité.

vraiment la mort se rapproche bien de nous...» « Et nos yeux s'évitaient, écrit-elle (¹). Il parlait peu de sa détresse, on la devinait et dans l'obscurité il se taisait longuement. Sa nature trop affinée semblait écouter des avertissements invisibles de l'au-delà, qui, ne pouvant s'adapter à nos expressions humaines, venaient ébranler les parois de son âme...

« Lui, résigné, plus blanc dans le noir cendré, regardait fixement par la grande baie ouverte passer, rapides, den troupeaux en route vers les rouges abattoirs...

« Pendant la maladie qui devait l'emporter, il aimuit à regarder de son lit le paysage blanc se déroulant au-delà des fortifications. Notant des vers, lisant un peu, il s'informait des livres parus... Ses amis venaient beaucoup le voir; nous attendions avec certitude la guérison proche et rien de lui n'était changé. C'était toujours la même familiarité mondaine, une bonne grâce parfaite quoique peu empressée, un léger recul dans une politesse sûre, un à-propos net en toute circonstance, n'oubliant rien de ce qu'il fallait dire, observant sans appuyer, sans insister, avec la sécurité foncière des justes limites. Son allure un peu hautaine s'estompait d'une douceur blonde et de concessions aux opinions des autres qu'il respectait avec l'attention indifférente que l'on témoigne aux étrangers... Les journées passaient pleines de douce mélancolie, de puérilités exquises, dans un sentiment d'attente, sans presque plus d'appréhension.

« Le soir de Noël, dans le son des cloches et la rumeur d'une joie lointaine, ses regards nous quittèrent, puis il cessa tout à coup les gestes de la vie. On me dit : « Il est mort », et quoique la chose parût monstrueuse, sinistre, impossible, il a fallu le croire... » Rodenbach avait succombé à une typhlite. Une opération dans les intestins aurait pu le sauver, prolonger son existence; mais les médecins qui l'entouraient n'osèrent pas l'entreprendre...

Ce fut une consternation dans Paris et en Belgique lorsqu'on apprit la mort de Georges Rodenbach et l'étonnement fut plus grand encore quand les journaux, dans les nécrologies, révélèrent son âge : 43 ans ! La célébrité qu'il avait déjà acquise, son renom si glorieux paraissait presque incroyable pour un homme aussi jeune. Le retentissement de la nouvelle fatale fut prodigieux dans le monde entier; la presse en multiplia les échos dans les langues les plus diverses. Des centaines de télégrammes d'amis connus et inconnus, surtout inconnus, affluèrent à la mortuaire. Nous avons dépouillé les liasses de ceux qui sont venus jusqu'à nous. Nous en avons recopié quelques-uns, particulièrement émouvants, de Camille Lemonnier, de Maurice Maeterlinck et d'Albert Samain. De Bruxelles, Lemonnier télégraphia: «Agréez expression douleur profonde pour perte de l'ami jamais oublié, du poète toujours admiré»; de Gand, Maeterlinck mandait : « Je pleure, avec tous ceux qui l'aimaient, le poète admirable et le maître fraternel»; de Paris, Samain envoya ce message: « Je suis stupéfait de l'affreuse nouvelle, c'est pour moi comme la mort d'un frère. Je le pleure profondément avec yous ».

Émile Verhaeren accourut des premiers, boulevard Berthier. Ne pouvant être reçu par la veuve de son ami, trop bouleversée par sa douleur, il déposa à son adresse sa carte de visite sur laquelle il avait spontanément griffonné au crayon ces mots si pleins de sincère affliction: « Nous venons d'apprendre l'affreux malheur. Nous vous apportons (il écrivait en son nom propre et au nom de sa femme) toute notre amitié

⁽¹⁾ Le Figaro, 13 juillet 1903.

dans cette terrible heure. Notre bonne pensée ne vous quitte pas. Quant au cher Georges, nous lui parlons, comme s'il était là. Il est désormais en nous, au plus profond de nous et nous ne le quitterons plus » (¹).

Entre-temps, c'était un défilé ininterrompu de personnalités parisiennes et étrangères qui venaient apporter leurs condoléances à la famille du défunt, déposer leur carte de visite ou apposer leur signature sur les grandes feuilles blanches disposées à cet effet sur une table à l'entrée de la mortuaire dont la porte resta entrebâillée pendant de longues heures.

Les obsèques eurent lieu le 28 décembre à midi. Les poètes, les écrivains, les artistes, tous les amis et admirateurs de Georges Rodenbach lui firent de belles funérailles. Dans la nombreuse assistance qui suivait le convoi, on n'entendait murmurer que des paroles de regret, d'émouvante tristesse, nous a rapporté un témoin. Devant l'hôtel du boulevard Berthier, dans la petite église Saint-François de Sales où la messe funèbre fut célébrée, au cimetière du Père-Lachaise où il repose aujourd'hui dans un tombeau d'une belle grandeur artistique dû au ciseau de Madame Albert Besnard (²), beau-

coup d'importantes personnalités vinrent saluer la dépouille mortelle du poète de Bruges. Voici les noms que nous avons relevés dans le compte rendu des obsèques publié dans Le Journal du lendemain: « MM. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique, le comte d'Anethan, ministre de Belgique à Paris, G. Hanotaux, ancien ministre des Affaires Étrangères (celui qui avait décoré Rodenbach), José-Maria de Heredia, Sully-Prudhomme, Octave Mirbeau, Léon Hennique, Léon et Lucien Daudet, Massenet, Maurice Barrès, Anatole France, Lucien Descaves, J-K. Huysmans, J. H. Rosny, E. Verhaeren, A. Besnard, Gustave Larroumet, Léon Dierx, Henri Becque, H. Lavedan, P. Hervieu, H. Roujon, H. de Régnier, Jules Claretie, Alfred Valette, Marcel Schwob, A. Mockel, F. Vanderem, Gustave Kahn, Jules Chéret, A. Rodin, Pierre Quillard, Raffaëlli, André Maurel, Jules Bois, Edmond Sée, Jean de Mitty, etc. » Parmi les Belges, il y avait Georges Rency alors à ses débuts. Catulle Mendès, au nom de la direction et de la rédaction du Journal (où le défunt publiait les contes du Rouet des Brumes au moment de son décès), prononça au cimetière un discours d'une belle tenue où un aîné rend un hommage ému à un cadet trop tôt enlevé à la littérature.

Comme l'écrit le reporter du *Journal* en terminant son article : Cette « journée marquera une date ; journée où les Lettres françaises ont accueilli, d'un geste fraternel, l'effort de la jeune Belgique ».

En mourant, Georges Rodenbach laissait trois livres prêts à paraître: L'Élite, Le Rouet des Brumes et Le Mirage. Le drame avait été accepté par la Comédie-Française, paraîtil, du vivant de l'auteur, mais il ne fut jamais représenté à Paris. Il fut joué, en allemand, le 12 septembre 1903, au Deutsches Theater de Berlin, mais sans succès appréciable.

⁽¹⁾ Ces derniers textes nous ont été communiqués par M. Constantin Rodenbach ainsi que celui d'une lettre que Verhaeren envoya à Mme Rodenbach un an après, lors du premier anniversaire de la mort de son mari : « Voici la date douloureuse revenue hélas! rapidement. Nous vous envoyons, Marthe et moi, notre amitié sincère pour qu'en ces heures qui vous parlent d'un si tragique et irrémédiable abandon, quelque chose, si peu que ce soit, vous reste néanmoins. Nous songeons à Georges, à Constantin, à vous, et nous vous confondons tous les trois dans notre pensée, comme autrefois. Le souvenir fort et clair qu'on garde de quelqu'un est si près de la vie quelquefois que Georges ne paraît pas absent dès que pour vous aimer nous songeons presque religieusement à vous deux ».

⁽²⁾ Ce tombeau est situé au nº 9 du chemin Serre, dans la 1^{re} ligne face de la 32º Division du Père-Lachaise,

L'Élite, publié en 1899, est un des livres les mieux cerita de Georges Rodenbach, livre relativement peu connu et offrant beaucoup d'intérêt pour celui qui veut connaître le goût artistique du poète de Bruges. C'est un ensemble d'étuden littéraires et artistiques bien coordonné où il définit, dans les termes les plus nets et les plus concis, le motif de seu admirations pour certains de ses maîtres et de ses conteme porains, ainsi que ses vues sur les arts plastiques. Peu d'écria vains de son époque ont défini avec aussi peu de mots, avec des images aussi saisissantes, la poésie de Lamartine, de Brizeux, de Verlaine et surtout de Baudelaire. Il a trouvé les termes les mieux appropriés pour expliquer l'art complexe de Stéphane Mallarmé, l'écriture artiste d'Edmond de Goncourt et la langue ésotérique de Villiers de L'Islo-Adam. Son médaillon d'Anatole France, dans son pittoresque aisé, malicieux, fait ressortir avec grâce tout ce qu'il y a de sensuel, d'intelligence et de charme indéfinissable dans la forme du romancier du Lys Rouge, qui possède, dit-il, « une force de style en marbre blanc » (1).

Rodenbach a aussi une manière bien à lui de débrouiller l'idéal artistique des peintres et du sculpteur qu'il avait beaucoup pratiqués pendant les dernières années de sa vie. D'éducation catholique, initié dès l'enfance à l'éloquence de la chaire, il a pu en des phrases heureuses faire comprendre tout ce qu'il y avait de poésie et de foi profonde dans les prêches du Père Monsabré et de Mgr d'Hulst.

L'Élite devait comporter une cinquième partie, qui a été sacrifiée par l'éditeur pour des raisons qui nous sont inconnues. Cette partie était consacrée aux comédiens et comportait trois noms, seulement: Mounet-Sully, Mademoiselle Agar et La Duse (Eleonora Duse), la grande tragédienne italienne, que Rodenbach honorait comme « un génie d'une sorte très particulière: le génie du naturel », comme il l'écrivait dans son livre.

Charles Guérin, qui avait été chargé par M^{me} Georges Rodenbach de corriger les épreuves de *L'Élite* (il corrigea également celles du *Rouet des Brumes* et du *Mirage*), s'est plaint de cette suppression auprès de la veuve du poète dans des lettres qui nous ont été conservées. Mais il faut croire que la décision de l'éditeur fut sans appel.

Le Rouet des Brumes, publié en 1901, rassemble une vingtaine de contes où l'on retrouve en raccourci plusieurs des thèmes habituels de Rodenbach. Il sont écrits dans une langue tout à fait cursive, sobre d'images. On y trouve une plus grande élasticité dans la composition que dans Musée de Béguines et un esprit plus dégagé des contingences provinciales. On y sent une pensée en évolution, en quête de thèmes nouveaux, où le rappel du pays se fait moins sentir. Peutêtre une évolution qu'on pourrait appeler parisienne. Dans le ton de plusieurs contes: Les Chanoines, L'Orgueil, Les Couples du Soir, ou L'Inconnu, il y a du sarcasme, un accent d'ironie, de la caricature qui rappellent l'humour parfois macabre de Villiers de L'Isle-Adam ou de Baudelaire.

Au moment de sa mort Georges Rodenbach préparait un roman, *Mademoiselle Noémi*, qui devait paraître en feuilleton dans *Le Journal*. Il n'en subsiste qu'un plan très détaillé,

⁽¹⁾ Lorsque ces pages parurent pour la première fois, en 1895, dans 1.6 Figaro (20 juillet), Anatole France envoya ce spirituel billet à leur auteur : 6 Mon cher poète, il restera de moi, quand mes livres seront perdus, un immortel portrait peint d'une manière souple et puissante, un tableau de maître, par Georges Rodenbach. Vous me donnez la gloire dans une forme charmante 2.

très intéressant à étudier, et un long fragment qui portule titre Gargouilles humaines. Le héros de ce fragment bian rédigé, prêt à l'impression, est un prêtre, secrétaire d'un évêque, aux idées très avancées au point de vue social (un vrai précurseur du mouvement de la démocratie chrétienne en Belgique), indiqué comme étant le frère de Mademoiselle Noémi, le personnage principal du roman ébauché, sorte de demi-béguine, au tempérament assez vif, qui fait penser à un autre personnage de roman, Mademoiselle de la Ralphie, mis en scène par Eugène Le Roy, l'auteur périgourdin, dans un roman publié en 1921, mais écrit en 1894-96.

En 1924, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Rodenbach, nous avons publié, avec l'assentiment de ses héritiers, un dernier livre posthume de l'auteur de Bruges-la-Morte, livre que nous avons intitulé Évocations. Nous avons réuni dans cet ouvrage un choix d'articles parus un peu au hasard dans de nombreux journaux et revues, entre 1883 et 1898. Nous avons tiré ces pages de l'oubli parce que, selon nous, elles aident à nous faire mieux comprendre certains aspects du talent et du caractère du poète de Bruges, surtout avant la création de ses œuvres maîtresses.

A présent, un demi-siècle s'est écoulé depuis la disparition prématurée de Georges Rodenbach, un demi-siècle qui a connu deux guerres mondiales provoquant un véritable bouleversement dans les valeurs intellectuelles. Mais on a beaucoup lu pendant ces deux guerres, lu et relu.

Nombre de jugements ont été portés sur Georges Rodenbach et son œuvre depuis 1877, date de ses débuts. Beaucoup sont devenus caducs, d'autres sont à reviser. Il n'en reste pas moins que Georges Rodenbach occupe une place de premier plan parmi les artisans de la renaissance des lettres françaises en Belgique, après Charles De Coster, Octave Pirmez

et Camille Lemonnier. Si la littérature française de Belgique est devenue, au dire de Remy de Gourmont, une des plus riches provinces du grand royaume de la Littérature française, c'est en partie à Georges Rodenbach que nous le devons. De tous les poètes belges de langue française de sa génération, il a été, aux côtés de son ami Émile Verhaeren, un poète complet, dans le sens le plus élevé du mot, un des plus grands, le premier qui ait révélé aux Français la beauté, le charme et la nostalgie des vieilles cités flamandes. Pendant dix années, les dernières de sa vie, il a été l'ambassadeur littéraire de la Belgique à Paris, celui des écrivains belges qui a été le plus aimé et le plus goûté dans la Ville Lumière. En France, il a été mieux et plus que cela. Dans son livre Les Grands Courants de la Littérature française contemporaine publié en 1934, Christian Sénéchal l'a proclamé: le poète français qui a traduit le plus consciemment (dans ses Vies Encloses) l'état d'âme de toute sa génération fermée au monde comme au sein d'un Aquarium Mental:

> Comme en du verre, enclose en du silence, Toute vouée à son spectacle intérieur, A sa sorte de vie intime et sous-marine,

génération que Jacques Rivière a définie : « une génération de gens fatigués venus au bout d'un siècle où l'on avait beaucoup travaillé, vivant dans une atmosphère de fin de journée. »

«Rodenbach est parmi ceux dont la tristesse, la douceur, le sentiment subtil et le talent nourri de souvenirs de tendresse et de silence, tressent une couronne de violettes pâles au front de la Flandre: Maeterlinck, Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Max Elskamp, » a écrit Émile Verhaeren, au lendemain de la mort de son ami. «Mais, ajoutait-il, il paraît plus juste de ne point l'isoler dans un groupe, de ne

point le détacher de la grande littérature française. Les groupements par pays ou par provinces rétrécissent les jugements esthétiques. L'art n'est point d'une région; il est du monde, Il n'est point ceinturé de frontières. Il prend pour tremplin la personnalité pour bondir vers l'universel. Peu importe de quelle patrie il vient. S'il s'élève à une certaine hauteur, il ne faut point s'inquiéter de quel sol il a jailli. Or, dans l'universelle littérature française, Georges Rodenbach se classe parmi les poètes du rêve, parmi les raffinés de la phrase, parmi les évocateurs, spécieux parfois, rares toujours, dans le voisinage de ses amis et maîtres, qui l'aimèrent autant qu'il les aima, Edmond de Goncourt et Stéphane Mallarmé » (1).

Ce jugement émis il y a un demi-siècle nous paraît toujours valable. La postérité le ratifiera-t-elle? Quelle postérité? Nous en distinguons au moins deux: celle des lettrés, du petit nombre, et celle du grand public. Pour la première, rien n'est acquis, rien n'est définitif. Pour la seconde, son siège nous paraît fait, car Georges Rodenbach est le seul de nos écrivains contemporains qui ait introduit dans la littérature un nouveau personnage: la béguine, la béguine des Flandres, dont on ne parlait guère avant lui. Fait inoui, il l'a fait monter sur la scène de théâtre la plus célèbre de France: celle de la Comédie-Française, avec sa pièce Le Voile. En plus, il a créé un poncif, fait naître un lieu commun, fait très rare depuis un siècle. Ce poncif, ce lieu commun, c'est Bruges-la-Morte.

«Bruges, ville des canaux aux flots lents! Bruges, ville des carillons et ville du silence! Bruges la dévote! Bruges l'endormie! Bruges-la-Morte, selon l'évangile de saint Georges Rodenbach! Il y a toute une litanie littéraire sur Bruges.



Le monument de Georges Rodenbach, par Georges Minne, à Gand (Photo Pierre Maes, cliché « Épîtres »).

⁽¹⁾ La Revue Encyclopédique, 28 janvier 1899, déjà cité.

La vieille ville flamande n'est-elle pas la capitale spirituelle de toute une esthétique mystique et nordique déjà un peu désuète, mais qui a marqué fortement toute notre littérature ? » a écrit Louis Dumont-Wilden, en 1925, dans son petit guide artistique de Bruges. Dans le chapitre, Bruges poétique, du même livre, il énumère les lieux communs poétiques dont Rodenbach a été l'initiateur incontestable : « Le souvenir d'une vieille gloire qui s'abandonne, une atmosphère à la fois voluptueuse et conventuelle, toute chargée d'encens et de minutie dévote, un art naïf et raffiné, le souvenir mélancolique d'une richesse passée, des cygnes sur les canaux, des béguines dans les rues, des airs de carillon s'égrenant dans le soir, que de thèmes immédiatement familiers aux poètes, aux grands comme aux petits! C'est pourquoi, sans doute, on ne peut parcourir les rues de Bruges sans que des vers familiers chantent dans la mémoire.

«La puissance d'émotion que recèle un paysage ou une ville tient à la qualité des lieux communs poétiques que l'on y peut évoquer, et aux souvenirs littéraires, historiques ou personnels qu'on y peut situer. Les lieux communs brugeois sont admirables: regrets du passé, vanité de la gloire, éternel flux des choses, sagesse provinciale, mysticisme chrétien, volupté dans la dévotion ». Ce dernier lieu commun est on ne peut plus « rodenbachien », dans Bruges-la-Morte, La Vocation et Le Carillonneur. Souvenez-vous des longues stations à Notre-Dame et à Saint-Sauveur d'Hugues Viane, du plaisir vraiment physique que Hans Cadzand avait de prier lorsqu'il était adolescent et de l'espèce de mariage mystique de Joris Borluut et de Godelieve.

Les noms de Bruges et de Georges Rodenbach sont indissolublement liés. Interrogez n'importe où, en Belgique ou à l'étranger, celui qu'on dénomme l'homme de la rue sur Georges Rodenbach. S'il a quelques notions de littérature, il vous répondra immédiatement : Georges Rodenbach, Brugen-la-Morte. C'est une association d'idées qui se fera tout naturellement dans son esprit, même s'il n'a pas lu le foman. Cette association d'idées naturelle se doublera d'une association d'images mouvantes le jour où passera sur les écrans des cinémas le film tiré par une compagnie américaine de Bruges-la-Morte.

Depuis Georges Rodenbach, Bruges a pris une place prépondérante parmi les capitales idéales des lettres et des arts. Elle est devenue la sœur de Rouen, de Tolède, de Venise, de Florence, de Sienne et d'Assise, d'admirables cités qui ont conservé l'empreinte de civilisations et de mœurs disparues.

Pour toujours, Georges Rodenbach est avant tout le poète de *Bruges*. C'est un titre que la postérité ne lui contestera pas.

APPENDICE I

MON JOURNAL

(Inédit)

par Georges Rodenbach.

1890

Et oui! moi aussi un *Journal*, comme Eugénie de Guérin, et comme Goncourt. Inauguré un peu tard en cette année qui marque le commencement de l'été de ma vie. Qu'est-ce qui va venir? J'ai peur et cependant j'espère quand même.

D'ailleurs, surtout dans les douleurs, c'est un réconfort que ces confidences au papier. Et puis, ne fût-ce que pour soi, pour se prouver plus tard qu'on n'a pas dilapidé sa vie, c'est bien de commencer à tenir le livre de ménage de son cœur, au seuil de l'année 1891.

1891

rer Janvier. — Malgré la bonne et sûre amitié de ma femme, au lever, une sensation de solitude qui me fait penser à l'Autrefois, en province, dans mon enfance, ce jour-là: souhaits, cadeaux, visites d'amis, repas plein de friandises, quand la maisonnée était complète. Cela me ramène à ma pauvre mère morte et de m'en souvenir, il me semble l'entendre, avec le visage de sa dernière année, me dire, toute reconnaissante, ce mot qui lui était ordinaire pour moi: « Vous êtes sage, mon enfant ».

Et finalement, je songe qu'il est triste de ne pas avoir d'enfant (¹) soi-même. Le matin de ce matin ne m'aurait pas été mélancolique avec quelque bambine me récitant, au lever, quelque compliment zézayé dont les mots auraient l'air de se fondre dans la bouche avec des bonbons.

4 Janvier. — Pour échapper à la viduité du dimanche, été au Bois de Boulogne, tout poudré de neige par ce rude hiver. Le lac plein de monde, un monde en liesse qui rit et crie en patinant. Des femmes aussi — et nulle peur des chutes. Il semble que le froid aigu, en précipitant le sang, en pinçant les moelles, rend l'homme à l'état de nature. Seules des Anglaises demeurent graves, en un balancement élargi et soigneux. Elles ont l'air, en patinant, de faire de la calligraphie sur la glace.

Au retour, un ciel jaune pâle, très doux. Les arbres nus filigranés en noir et le croissant de perle dans la nuit montante.

12 Janvier. — Vu Catulle Mendès à l'Echo de Paris ce soir, corrigeant des épreuves de son roman en publication La Femme-Enjant. Dans cette salle de rédaction qui semble un corps de garde, une odeur forte d'éther. C'est lui qui en absorbe à grandes doses. Son mouchoir, qu'il tire à chaque instant, en est tout imbibé. Et il y plonge sa face, d'un air de suicide, comme dans une eau pleine de poison. Lui qu'on croit un producteur facile ou sceptique, il rature, transpose, améliore avec fièvre, avec rage. A un moment, cherchant un mot, je l'ai vu les mains écarquillées, les bras tendus, regarder dans le vide. L'expression de son visage est devenue navrante, suppliante et toujours ses doigts — comme ceux d'un vieillard impuissant vers une chair à peine nubile — tremblotant dans l'espace pour saisir le mot cruel qui échappe...

15 Janvier. — Remise à l'éditeur Charpentier de mon manuscrit du Règne du Silence. Et au retour chez moi, une mélancolie de n'avoir plus à manier et à manipuler ces pages où je me laisse vivre depuis quatre ans. Mélancolie comme d'avoir conduit en pen lou ou d'avoir marié, le matin, une fille qu'on adore.

Tant qu'on travaille à une œuvre, on l'a près de soi, on vit aver elle, on lui parle, on la caresse en rentrant, on se réjouit de la voir embellie depuis la veille.

Au contraire, l'œuvre publiée ou même déjà remise à l'éditeur c'est l'enfant mariée. On sent qu'elle appartient à d'autres.

24 Janvier. — Cladel dîne chez moi. C'est toujours le même sur vage au sang de Maure et de Gascon, sur qui la civilisation et no étiquettes n'ont pas de prise.

Il y a des dames, et ne voilà-t-il pas qu'au dessert, à propos de ses diatribes contre la religion et les religieux, comme quelqu'un lui objecte que la plupart de ceux-ci sont de braves gens et qu'in ne les connaît guère — d'un air épique il s'écrie : « Comment de les connais pas ? Mais j'ai été élevé par eux ».

26 Janvier. — Sully-Prudhomme avec qui je cause de mon prochain livre veut en lire quelques pièces. Le manuscrit posé sur so bureau — ayant la vue très faible — il prend une loupe et attent vement déchiffre mes alexandrins grossis par le verre. Cela me la songer à l'hôpital de Bruges où c'est ainsi à la loupe qu'on regural la châsse du Martyre de sainte Ursule, de Memling.

Et le rapprochement n'est pas un hasard. J'imagine mes ver aussi — par une secrète hérédité de race — non moins susceptible de ce périlleux examen — également méticuleux aux avant-plan — avec, derrière, tout l'infini du ciel.

2 Février. — Ce soir un banquet, présidé par Mallarmé, en l'houneur de Jean Moréas et de son Pèlerin Passionné. Dernière man festation un peu ridicule d'un petit succès monté! Mais ces succè là, c'est court comme une musique qui passe dans la rue. Apriplus grande solitude et plus grande tristesse.

Fin du Journal.

Ces pages de « Journal », inédites, qui nous ont été communique

⁽¹⁾ Son fils Constantin naîtra un an plus tard, le 20 août 1892.

par M. Constantin Rodenbach, sont les seules de l'espèce qui aient été retrouvées dans les papiers de Georges Rodenbach. C'est pour cette raison que nous avons voulu les publier dans notre biographic, d'autant plus qu'elles nous éclairent sur l'état d'esprit du poète un moment même où il avait achevé son livre Le Règne du Silence.

APPENDICE II

LES CHEVEUX

Une des idées dont se compose la trame du Voile est la curiosité de la chevelure, l'attirance de la chevelure féminine chez les hommes d'âme subtile qui aiment en nuance. Or, jamais ce mystère des cheveux ne s'exalte comme lorsqu'il s'agit de religieuses, précisément parce qu'ils sont cachés. Et c'est plus vrai encore quant aux béguines dont j'ai fait un personnage de ma pièce, parce que leur ordre — survécu uniquement en Flandre — est peu sévère, qu'elles font des vœux temporaires et gardent leurs cheveux sous la cornette,

Couvés par cet oiseau de linge qui surplombe Comme le Saint-Esprit en forme de colombe,

ainsi qu'il est dit dans Le Voile.

Ce thème des cheveux m'avait déjà préoccupé et existe dans une de mes œuvres précédentes Bruges-la-Morte, où la chevelure vindicative d'une défunte devient l'instrument de mort, soudain raide comme un câble aux mains du Veuf oublieux, et dont il étrangle la femme trompeuse qu'il a aimée parce qu'elle ressemblait à l'autre.

Or, voyez la secrète et presque atavique cause de cette hantise des cheveux. Est-ce que nos livres aussi n'ont pas une hérédité? En effet, mes parents, dans mon enfance, me montraient parfois un petit coffret de fer, noir, ciselé, que je détiens, maintenant qu'ils sont morts, et qui est là près de moi... Pieuse relique de famille! Il contient des mèches de cheveux de tous âges, dans des sachets, annotés, datés. Il s'est approvisionné de génération en génération. Certains de ces cheveux ont plus de deux cents ans, ayant appar-

tenu à des ancêtres dont mes aïeules disaient à peine le nom, che veux blancs, tout crépus; boucles blondes de femmes mortes jeunem, cheveux de chanvre, de soie d'or, de cocon. Il s'y est ajouté cour de mon père et de ma mère, que j'ai enclos avec des larmes. N'est ce pas étrange? Et quand je l'ouvre, ma tristesse y erre. C'est comme un cimetière de cheveux.

Sans doute que ce culte traditionnel, qui existe depuis si longtemps chez les miens, est pour quelque chose dans l'inconscient instinct qui m'a poussé à faire des cheveux, en littérature, un motif de rêve et d'émotion.

D'ailleurs nous ne songeons pas assez à tout cet infini de mystère que sont les cheveux. Et la mort nous le fait bien comprendre, elle qui désagrège les chairs, corrompt le fruit des lèvres, délaie les yeux. Elle effondre et ruine tout; mais est impuissante devant les chevelures qui ne se décolorent même pas, puisque j'en garde âgées de plus d'un siècle et tout intactes. C'est en ses cheveux qu'on se survit. C'est notre portion d'immortalité.

Georges Rodenbach.

Le Journal pour tous (Paris), 23 mai 1893.

APPENDICE III

LE MONUMENT DE RODENBACH A GAND (1903) MANIFESTATIONS A L'OCCASION DES 25° 40° ET 50° ANNIVERSAIRES DE LA MORT DU POÈTE

Rappelons que, depuis la disparition du poète de Bruges, à diverses reprises sa mémoire a fait l'objet de manifestations littéraires.

En 1903, un monument symbolique, dû au ciseau du sculpteur belge Georges Minne, lui fut élevé par ses amis à Gand, dans le jardin de l'ancien Grand Béguinage Sainte-Élisabeth.

Vingt ans après, une plaque fut apposée solennellement sur la façade du petit hôtel du boulevard Berthier à Paris pour rappeler qu'il y était décédé le 25 décembre 1898.

En 1938, à l'occasion du 40e anniversaire de cet événement, la Bibliothèque Royale organisa une exposition à la mémoire de Rodenbach et Firmin van den Bosch célébra son souvenir par un très émouvant discours prononcé à la radio de l'I. N. R.

Enfin, lors du cinquantenaire de la mort de Rodenbach, plusieurs manifestations eurent lieu à Bruxelles (une séance à l'Académie de Langue et de Littérature françaises de Belgique et une exposition à la Bibliothèque Royale où, entre autres documents précieux et inédits, le manuscrit de Bruges-la-Morte fut présenté pour la première fois), à Paris, à Gand, à Bruges et à Tournai. Tous ces hommages ont fait l'objet de nombreux articles et, aussi, de brochures et de numéros spéciaux de revues littéraires belges.